

PARCOURS D'UNE ÂME VERS LA LUMIÈRE



Lou

Parcours d'une âme vers la lumière

Guide pratique

Éditions Persée

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2022

Pour tout contact :
Éditions Persée – Centre Chester Carlson
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,
44980 Sainte-Luce-sur-Loire
www.editions-persee.fr

PREMIÈRE PARTIE

Durant huit années, j'ai fait une thérapie. Je suis allée chercher ma vérité avec l'aide d'une kinésiologue. Il m'était impossible de suivre une autre forme de psychothérapie. Mettre en mots mes ressentis créait trop de souffrances.

C'est donc à quarante-trois ans que j'ai vu toute ma vie se dérouler, au fil de mes prises de conscience, comme un film. Alors que j'ai su très tôt que ma mère haïssait mon père, j'ai découvert lors d'une séance qu'elle avait voulu me tuer, avant même que je naisse. Et ce fut terrible, je me suis étouffée, je n'arrivais plus à respirer.

À deux mois de grossesse, ma mère a tenté de s'avorter avec des aiguilles comme cela était courant à l'époque. Deux mois plus tard, elle a ingéré un médicament pensant cette fois arriver à ses fins. À huit mois de grossesse, sa voiture s'est écrasée contre un platane et nous avons fini toutes les deux à l'hôpital le plus proche au service neurologie. Elle, complètement défigurée, moi dans son ventre. Elle, dans le coma. Moi, non identifiée. Rien ne laissait penser que ma mère pouvait être enceinte, tant son ventre était comprimé pour cacher à tous, et surtout à sa mère, sa grossesse. Elle pesait alors quarante-cinq kilos à peine. À force d'insister, ma tante, la sœur de ma mère, a fini par persuader les médecins de faire les examens nécessaires. Ma mère attendait bien un enfant.

Je devais vivre. J'étais prédisposée à cela. Et je devais naître devant tous, face au monde, car l'ironie du sort est que dans cet hôpital, huit médecins de nationalités différentes étaient présents et ont assisté à ma

naissance : un bébé de trois kilos. Quand on entre ainsi dans la vie, on arrive pour quelque chose d'exceptionnel. Tout mon parcours a été finalement guidé par une énergie divine.

Comme ma mère ne me désirait pas, elle a voulu tout de suite m'abandonner. Heureusement que ce jour-là, une infirmière a su la supplier de ne pas le faire ; lui a dit qu'elle connaissait quelqu'un qui pourrait s'occuper de moi et me garder. Pressée aussi par sa sœur, ma mère a fini par accepter et m'appela Véronique, prénom d'une petite fille hospitalisée dans cet établissement. Je vivrai jusqu'à mes treize ans avec cette dame qui a bien voulu de moi en échange d'une pension. Elle était alors âgée d'une soixantaine d'années.

Sur sa relation avec mon père, ma mère me dira toujours qu'elle a été très amoureuse de lui, mais qu'il l'avait violée, puis une fois enceinte, abandonnée. Je l'ai crue pendant des années. Et pendant des années, j'ai eu très peur des hommes.

Lorsque j'ai rencontré mon père pour la première fois, j'avais quarante ans. En même temps que je le découvrais, j'apprenais qu'il m'avait voulue et pris dans ses bras à ma naissance, mais qu'ensuite il était reparti.

Je n'étais donc pas l'enfant né d'un viol. Mes parents s'étaient aimés. Mais mon père était militaire et n'a jamais souhaité abandonner son métier. Ma mère ne supportera pas qu'il ne reste pas auprès d'elle. Il reviendra pourtant, une fois par an durant trois années et demandera à me voir. Elle refusera invariablement ; lui disant que je n'étais pas sa fille, qu'il n'avait pas voulu s'occuper de moi, qu'il l'avait abandonnée. Son amour pour lui se transformera en haine.

Elle vivait encore chez ma grand-mère quand je suis née ; et bien que cette dernière ne l'ait pas épargnée jusque-là en refusant de savoir ce qui s'était passé à mon sujet, elle finira par convaincre ma mère d'accepter de le revoir. Il n'était pas bien vu à l'époque d'être fille-mère. Il était le père de sa fille. Peut-être qu'il pourrait l'épouser. Et cette fois, ma mère tombera enceinte de ma sœur. Il repartira malgré tout, lui promettant un retour six mois plus tard. Ma mère refusera de le revoir et chargera sa mère de dire à mon père que c'était fini. Il gardera le souvenir du ventre rond de ma mère. Et ma sœur, à sa naissance, me rejoindra chez ma nourrice.

À dix-sept ans, ma mère avait déjà connu le grand amour avec un garçon de son âge. Elle dira de lui qu'il avait été l'amour de sa vie. Mais sa mère, très stricte, l'avait forcée à mettre un terme à cette relation, la traitant de fille facile, lui disant qu'elle était bien trop jeune. Mon père arrivera là-dessus. Et la vie de ma mère ne sera alors que désespoir. Tous les hommes qu'elle va rencontrer par la suite ne lui amèneront que des choses difficiles à vivre. Elle ne se remettra jamais vraiment de la violence de ce chagrin d'amour.

Mon père n'a pas été un homme mauvais, mais il était antillais, militaire de carrière, et voyageait énormément. Il ne vivra pas avec elle, comme elle l'aurait voulu.

Je resterai treize ans chez ma nourrice. Ma mère nous rendra visite une seule fois par an, une semaine pendant les vacances d'été.

Mon père a essayé plusieurs fois de nous rencontrer, ma sœur et moi. Ce souvenir m'est revenu à l'âge de vingt-six ans lors d'une séance de thérapie. Un homme était venu. Ma nourrice nous avait demandé d'aller nous cacher. J'avais six ans, mais quelque chose me poussa à regarder. Et j'ai vu un homme grand, habillé en militaire, partir le long de l'allée. Il m'a vraiment semblé que cet homme était important pour moi. J'ai fait des liens, et j'ai fini par poser des questions sur mon père. Comme ma nourrice avait ordre de ne pas le laisser nous approcher, elle n'a pas trouvé d'autre solution que celle de nous faire peur, en nous disant que notre père était méchant, qu'il voulait nous enlever. Ma mère me dira même à l'adolescence qu'il faisait la traite des blanches.

Durant ces années passées chez elle, j'ai commencé à percevoir des choses très fortement. Entre la neuvième et la treizième année, c'est une période où l'on a des certitudes. Et moi, je disais trois choses essentielles. La première : « Je suis venue au monde pour m'occuper des autres ». Je ne supportais pas déjà de voir les gens souffrir. Je pressentais que j'étais faite pour apaiser leur souffrance. La deuxième chose : « Je suis malheureuse, mais un jour je serai heureuse. À cinquante ans ». Et à treize ans : « J'ai dû être horrible dans une autre vie, pour mériter autant de souffrance ».

Je ne savais pas pourquoi je disais cela, mais j'avais enduré déjà beaucoup de souffrances. Je portais depuis ma naissance une empreinte

de culpabilité, d'abandon et la haine que nourrissait ma mère pour mon père.

J'ai été amenée à travailler durant les séances avec la kinésiologue tout ce pan de ma vie, car en fait, il ne m'en restait plus rien. Aucune trace. Aucun souvenir. Je l'avais occulté. Et il a fallu que je comprenne pourquoi j'ai tenu absolument, à quitter cet endroit où j'avais grandi, pour rejoindre ma mère dont la vie qu'elle menait loin de nous m'était quasiment inconnue.

Ma mère avait refait sa vie. Elle était tombée amoureuse d'un homme, très gentil au départ. Or, il était schizophrène. Elle ne s'en est pas rendu compte tout de suite, car il était sous traitement. Ma mère était une femme très féconde qui aura cinq enfants avec cet homme.

J'avais déjà redoublé ma sixième, je n'étais pas bien, mon attitude à l'école ne s'était pas améliorée ; pour ma mère qui était conseillère d'éducation dans un collège cela suffira à l'obliger à m'accepter chez elle ; en me faisant toutefois comprendre que j'avais cinq frères et sœurs et qu'elle ne savait pas si cela serait possible que je vive parmi eux. De mon côté, j'étais loin d'imaginer que je subirais bien plus chez elle que chez ma nourrice.

Car je suis devenue la victime de tout le monde. J'étais la bonne à tout faire de ma mère, de mes frères et sœurs et celle de son nouveau mari. Je m'occupais de tout avec en plus, mon travail au collège. Et là je suis entrée dans une souffrance terrible. Ma vie n'existait pas. Je n'avais vraiment qu'une envie, celle de mourir. Pourtant, j'appréciais mes frères et sœurs, je m'occupais beaucoup d'eux, j'étais leur petite maman. J'allais les chercher à l'école, les faisais manger. Quand mon petit frère était bébé, c'est moi qui me levais la nuit pour m'occuper de lui. Ma mère ne voulait plus le faire.

Nous vivions des peurs énormes dues aux violences répétées de son mari. Aux repas, le ton montait, les assiettes volaient. Il ne supportait rien. La nuit, si le petit dernier pleurait, il fallait que je le fasse taire.

Heureusement que je pouvais parler à ma tante, la sœur de ma mère et qu'elle me comprenait. Et c'est en lui racontant ce que je vivais, qu'elle m'a parlé de la maladie de mon beau-père, de sa folie. Pour étayer son discours, elle me racontait les horreurs qu'il faisait déjà vivre à ses enfants, avant que je vienne ; comme une nuit, alors que ses deux aînés pleuraient, et qu'il les avait mis tout nus dans la neige pour les calmer.

Je suis arrivée dans leur vie pour servir de tampon. C'est moi qui ai pris à leur place.

Comme je ne voyais pas très souvent ma tante, pour me protéger un peu, elle me faisait venir l'été chez ma grand-mère. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à ressentir des choses de façon très intense et que j'ai fait mes premières expériences de sortie hors du corps. La première fois, nous étions à la mer. Le soir, je me suis couchée normalement et pourtant, j'ai fait des rêves que je trouvais inhabituels. Ces sorties hors du corps se produiront toujours pendant le temps des vacances. Elles me permettront de voyager et de rencontrer des personnes hors du commun. Ainsi je suis allée dans le désert avec les Touaregs ; j'ai côtoyé le Dalaï Lama ; en Guyane, j'ai partagé la souffrance d'un prisonnier d'une grande sagesse. Je ne crois pas me tromper si je dis que tous ces voyages et tous ces apprentissages que j'ai pu faire ainsi, m'ont aidée à supporter mon quotidien et à me sentir moins malheureuse. Par contre, le matin au réveil, j'avais l'impression de revenir d'un autre monde et le moment où mes deux corps se réunissaient, était un choc à chaque fois. Mon cœur tapait très fort dans la poitrine et je transpirais énormément. Je vivrai ces expériences durant deux années. Et puis, plus jamais. Par contre, je ferai plus tard des rêves prémonitoires.

Chez ma grand-mère, il y avait deux maisons avec un jardin commun. D'un côté il y avait ma grand-mère, mon oncle et ma tante et de l'autre, il y avait sa sœur, son mari et puis leur fille. D'un côté, on était très pieux, très religieux, on priait la Vierge, tandis que de l'autre, on faisait de la magie noire.

La sœur de ma grand-mère invoquait le Diable. Elle faisait de la voyance. Elle était comme une sorte de détective à distance et sui-

vait les hommes par la pensée pour voir s'ils trompaient leur femme. Elle jouait aussi au casino, dans les foires et a rencontré son mari lors d'une réunion de prédication comme elle disait, c'est-à-dire une des réunions où elle invoquait le Diable. Elle était donc très mauvaise. Elle s'habillait de noir et cela me frappait quand j'étais enfant. Quand ma grand-mère ne faisait pas ce qu'elle voulait, elle allait dans sa maison et elle la secouait en lui disant : « Tu ne veux pas croire que j'ai des pouvoirs, tu vas voir ! » et, elle faisait monter les petites tables jusqu'au troisième étage. Une fois, j'ai assisté à cette scène et j'ai eu la peur de ma vie. Je me suis enfermée dans les toilettes et je n'ai plus bougé jusqu'au soir. Malgré tout, j'arrivais parfois à l'affronter en défendant ma grand-mère. Je lui demandais de la laisser tranquille, en lui disant que c'était sa sœur, qu'elle n'avait pas à lui parler comme cela. Et elle me répondait que j'étais comme elle. Et elle me le répétait aussi quand nous jouions à la belote. Elle voulait faire équipe avec moi parce que j'avais des dons comme elle. Des pouvoirs. Cela me terrorisait.

Mon arrière-grand-mère vivait chez ma grand-mère. C'était une femme magnifique, extraordinaire. Elle était allemande. J'ai su d'ailleurs, plus tard que l'on était Juifs allemands, que la famille avait connu les camps de concentration et beaucoup de tortures. Elle était mariée. Et je n'ai pas connu mon arrière-grand-père. Je l'ai très peu fréquentée. Un an, deux ans, peut-être. C'est flou. Par contre, j'ai vécu intensément avec elle son côté religieux, spirituel. Elle était très douce, très sage. Elle avait une beauté, une lumière qui transcendaient. Et quand elle est morte, je n'ai pas eu peur. J'ai vraiment été rassurée. Pour moi elle était morte dans la lumière, alors tout allait bien. C'est elle qui m'a amenée à Lourdes la première fois. Elle croyait énormément en la Vierge, et disait qu'elle me protégeait. Je suis certaine qu'après sa mort, c'est mon arrière-grand-mère qui m'a protégée à son tour.

C'est à ce moment-là que j'ai ressenti des choses en relation directe avec ma vocation. C'était extraordinaire, mais cela me faisait très peur. Chaque nuit, elle venait me voir dans ma chambre. Elle se manifestait par des bruits bizarres. Je me cachais. Je voyais sa canne bouger. Alors, je lui disais : « Tu me fais peur, si c'est toi tu me fais peur. Alors arrête ». Et elle s'arrêtait. Mais elle revenait toutes les nuits pour voir

si j'allais bien. À la suite de cela, j'ai commencé à sentir les esprits. Chaque fois que j'allais dans un endroit, je ressentais les personnes. J'étais capable, par exemple, de déceler quand ma tante voulait faire du mal à ma grand-mère, et de comprendre quand mon oncle n'allait pas bien, car il était schizophrène.

Mon oncle ne faisait pas vraiment du mal, mais il était dans une sorte de schizophrénie-pédophilie. En fait, il n'y avait qu'avec les enfants qu'il arrivait à avoir un contact. Et cela devenait vite ambigu, voire malsain. D'ailleurs, j'ai assisté à des choses qui m'ont marquée. Un jour par exemple, j'ai ouvert la salle de bains et j'ai vu mon oncle faire la toilette intime à sa mère. Ma grand-mère qui a vu que j'étais gênée en refermant la porte m'a dit : « Mais tu sais, il fait cela tous les jours ». Une autre fois, je les surpris dans la chambre, lui en train de lui changer la couche, comme on la change à un enfant, elle se laissant faire. Elle n'était pas vieille, elle devait avoir soixante-dix ans et avait toute sa tête mais elle demandait à son fils cela pour le garder près d'elle. Elle avait besoin que son fils la touche. Pour elle, il était comme son mari. J'avais conscience à quatorze ans que c'était elle qui le rendait comme ça. Ma tante me l'avait confirmé. Cette relation s'est installée petit à petit. Au retour de l'armée, comme il n'avait toujours personne dans sa vie amoureuse, il est revenu vivre chez sa mère. Et comme elle avait perdu son mari très jeune, pendant la guerre, elle ne lui a pas laissé de place pour qu'il trouve quelqu'un.

Quand je l'ai connu, il avait une cinquantaine d'années et il était déjà bien atteint. Tout ce qu'il aurait dû vivre avec une femme, il l'a vécu avec sa mère. Je ne pense pas qu'ils aient eu de relations sexuelles. Mais en fait, je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que personne n'a jamais essayé d'arrêter cela.

Ma tante est carmélite. Depuis la mort de leur mère, c'est elle qui s'occupe de lui au quotidien. Et comme elle est religieuse, il n'ose pas la toucher.

La sœur de ma grand-mère, qui est du côté maléfique, vivait avec son mari et avait une fille. Cette dernière était mariée et avait aussi un

enfant. Sans qu'on ne lui ait rien demandé, dans l'idée de la protéger, ma grand-tante suivait son gendre à distance. Elle gérait toute la vie de sa fille sans qu'elle ne le sache. Elle est décédée à la Toussaint, le jour des morts. C'est à cette période-là que tout fut découvert car son gendre demandera le divorce en disant qu'il n'en pouvait plus, qu'il avait toujours eu la sensation d'une présence ; il s'était senti suivi, épié dans tous ses faits et gestes.

Au regard de tous ces personnages qui constituent ma famille, il est cocasse de relever qu'il y a une opposition systématique entre ce qui est bon et ce qui ne l'est pas. Il y avait ma grand-tante qui était maléfique et ma grand-mère très croyante ; ma mère qui m'a fait beaucoup de mal et sa sœur qui était religieuse. Et moi j'ai une sœur qui a du mal à supporter son histoire, alors que je suis tout l'inverse, quelqu'un qui a su trouver du sens à tout cela.

J'ai été séparée de ma sœur à l'âge de treize ans, car elle n'a pas voulu me suivre chez ma mère. Cette dernière n'a d'ailleurs pas insisté pour qu'elle vienne. Et ma sœur n'avait pas de raison de quitter cette dame chez qui nous vivions. Moi j'ai vécu un abus sexuel là-bas. Entre neuf et treize ans, tous les quinze jours, les deux enfants de ma nounou, qui avaient trente cinq et trente ans, m'ont fait subir un viol psychologique.

Je souffrais chez ma mère. Et ma mère vivait mal ma présence. Je le sentais. Et si ma mère a fait une bonne action en me reprenant avec elle, elle me disait toujours que j'étais la preuve de l'acte qu'elle n'a pas voulu faire. Aujourd'hui je ne la vois plus. J'ai fait un travail sur moi pour me nettoyer de tout le mal qu'elle m'a fait.

Elle me mettra dehors à l'âge de vingt et un ans.

Quand j'ai eu mon Bac, elle m'a proposé de poursuivre mes études dans un établissement tout proche du collège dans lequel nous vivions. Elle voulait absolument me garder près d'elle pour que je continue à m'occuper de tout à la maison. Mon désir à moi était d'aller à la faculté de Toulouse. C'est la directrice de mon lycée qui a fini par la

convaincre de me laisser partir, en lui disant que le BTS dont il était question me limitait dans mes choix alors que l'université m'ouvrait des horizons plus larges. Je suis donc partie sur Toulouse mais quand je rentrais le week-end, elle me le faisait payer cher et si ce n'était pas elle qui s'en chargeait, c'était son mari. Il arrivait parfois que ma mère soit gentille mais c'était toujours une monnaie d'échange pour obtenir quelque chose de moi.

Je me souviens aussi que nous allions à la messe tous les dimanches. Et nous étions obligés d'y aller. Quand nous rentrions à la maison, les repas se passaient mal. Mon beau-père pétait les plombs et c'est moi qui trinquais.

Je raconte tous ces moments si particuliers comme si c'était une autre qui avait vécu tout cela. Ma sauvegarde sera de me protéger de toute cette souffrance en étant absente de ma propre vie. J'étais aussi aidée par des présences et je sentais ce que les personnes cachaient de leur vie. C'était comme un film. Ce qu'elles ne voulaient pas dire je le sentais. Quand mon beau-père n'était pas bien, je ressentais ce qu'il pensait, et donc je coupais court avant même que quelque chose de malsain ne commence.

Mon frère avait trois ans. J'en avais dix sept. Un jour, alors que je m'occupais de lui, ma mère est partie faire des courses avec son mari. Mon frère jouait sous la table et j'ai voulu l'obliger à sortir de là en l'attrapant par le bras et il s'est ouvert la joue avec une partie pointue. Panique. Il s'est mis à pleurer. J'ai tout de suite retrouvé mon sang-froid ; l'ai amené à la salle de bains ; lui ai demandé de se taire, car plus il pleurait plus cela saignait. Et il s'est calmé. J'ai posé les mains sur sa plaie. Une fois dans la chambre, il s'est endormi et j'en ai profité pour toucher les chairs autour de la blessure comme pour les coller. Une fois ma mère rentrée, je me suis fait disputer violemment puis elle a fait venir le médecin, qui a regardé la plaie, à l'extérieur, à l'intérieur et a demandé à ma mère, qui avait soigné mon petit frère. Quand il a su que c'était moi, il s'est exclamé : « Votre fille a un don de guérisseuse ». Il n'a pas eu besoin de faire de points. Les chairs s'étaient déjà remises en

place. Elles s'étaient refermées. C'est la première fois qu'on me parlait de cela. D'ailleurs je l'ai regardé comme s'il avait dit n'importe quoi.

J'ai ensuite connu une période très difficile. Ma mère voulait que ma sœur vienne vivre avec nous. Elle a fait des pieds et des mains pour cela. Ainsi elle ne paierait plus de pension. Elle nous a donc annoncé au moment du repas sa décision. J'étais toute contente car je ne l'avais pas revue depuis que j'étais partie. Mais une fois dans les paperasses, ma mère a été confrontée à une réalité à laquelle elle ne s'attendait pas. Ma sœur ne voulait pas venir. Ma mère l'a très mal pris. Elle disait que c'était la nourrisse qui disait du mal et qui l'avait montée contre elle. Elle a mis ma sœur au tribunal. Et c'est ma mère qui a perdu le procès.

À l'époque je n'ai pas compris le choix de ma sœur. Je pensais que c'était parce que mon beau-père et ma mère n'étaient pas gentils avec elle quand ils venaient la voir pendant les vacances.

Quand j'ai revu ma sœur, j'avais trente ans. Et quand j'ai reparlé de cette période avec elle, j'ai compris que c'était sa souffrance d'abandon qui avait fait qu'elle n'était pas venue. C'est une façon d'être qu'elle a ; si quelque chose la perturbe, elle se met en retrait, et elle ferme tout, contrairement à moi qui vais à l'affrontement et n'hésite pas à aller dans les souffrances. Je sais aussi que ma sœur n'a jamais vécu les mêmes choses que moi chez la nounou. Elle était protégée par cette dernière qui s'est appliquée à ce que ne se reproduise pas ce que j'avais enduré.

Et du coup ma mère s'en est prise une fois de plus à moi.

Plus tard, nous avons déménagé et habité dans un nouveau collège. J'étais toujours la petite maman. Mais à moment donné, les médicaments ne suffisaient plus et mon beau-père a recommencé à frapper ma mère et ses propres enfants. Ma mère lui a imposé de se faire soigner, revoir son traitement, ce qu'il n'a pas voulu faire. Il a tout arrêté et pendant un an, nous avons vécu l'enfer. Il a même acheté un pistolet. Il voulait tous nous tuer.

Un matin, nous nous sommes tous cachés dans l'établissement. Ma mère a appelé la Police. Ils sont allés chercher mon beau-père et l'ont interné. Dans ces cas-là, la personne est internée pour quelques mois, le temps de trouver le bon traitement et attendre qu'il fasse effet. Au bout de huit jours, mon beau-père s'est échappé. De nouveau l'angoisse. Nous avons passé deux jours chez les grands-parents tandis que notre mère était avec lui pour le persuader de reprendre son traitement. Ce qu'il a fini par accepter. Mais son état ne s'est pas amélioré. La preuve : alors que j'étais en train de repasser, mon beau-père est entré dans la pièce et m'a dit : « J'ai envie, alors tu viens ». Je l'ai menacé de lui envoyer le fer à la figure. J'ai été suffisamment convaincante pour qu'il sorte. J'avais le cœur qui battait à cent à l'heure, me suis enfermée dans ma chambre et j'ai préparé mes affaires comme si j'allais partir. J'ai attendu dehors que ma mère rentre. Je pleurais. Je ne pouvais plus vivre dans cette maison avec un homme qui voulait me violer. Quand elle est arrivée, je n'ai pas réussi à lui parler. Elle a bien vu que j'avais quelque chose et une fois à l'intérieur, c'est lui qui lui a annoncé qu'il avait voulu me violer, que c'était de sa faute à elle, car elle ne lui donnait plus envie de lui faire l'amour ; il n'avait plus envie d'elle. Elle en a pris pour son grade. Ils se sont disputés. Elle m'a rejointe ensuite et m'a dit que tout cela était à cause de moi ; que si je voulais partir, elle n'en avait rien à faire.

J'ai poursuivi ma journée comme si de rien n'était, me suis couchée et à cinq heures du matin, j'ai pris mes bagages et j'ai quitté la maison.

Avec ma carte d'étudiant, j'ai pu prendre le train pour rejoindre mon petit copain sur Toulouse. Ma mère n'est pas venue me chercher. Elle n'a rien fait. Elle n'a pas pris de mes nouvelles.

Mon petit ami n'a pas été enthousiaste de me voir débarquer, d'autant qu'il n'avait pas le droit de m'héberger dans sa chambre universitaire. Je restais donc chez lui en cachette, la semaine. Le week-end, il retournait chez ses parents. Moi je vivais dans la rue en attendant de trouver un logement. Et bien qu'il ait fini par oser parler à ses parents de ma présence, ces derniers n'ont rien voulu savoir.